

NECESSITE DE LIRE LES LIVRES ET LES JOURNAUX... C'est de notre devoir de cultiver l'habitude de la lecture. Il n'est pas besoin d'être un de ces collègues pour nous enseigner ce que nous pouvons apprendre seul en nous familiarisant la vue et l'esprit avec l'impression des pages d'un livre ou d'un journal. C'est comme si nous marchions sur du sable aurifère, nous regardions attentivement autour de nous dans l'espoir de ramasser par-ci par-là quelques perles du précieux métal.

Un correspondant nous écrit ce qui suit : « C'est par vos brochures que j'ai appris à connaître votre précieux remède. Je ne saurais trop vous remercier de les avoir mises à ma portée. J'ai les ai lues avec empressement dans l'espoir d'y découvrir quelques renseignements utiles à mon pauvre mari qui était malade depuis longtemps. « Il souffrait depuis huit ans d'une maladie d'estomac rebelle à tous les remèdes. Chaque année il devait de plus en plus faiblir. Il avait perdu l'appétit et ne pou-

vait digérer le peu d'aliments qu'il prenait, il éprouvait même de grandes douleurs d'estomac peu après avoir mangé. Finalement il devint si faible qu'il fut impossible de se livrer au travail et même de se traîner. Il eut recours à un grand nombre de médicaments qui n'ayant pu lui procurer le moindre soulagement, ne laissèrent qu'à lui enlever la confiance qu'il avait eue jusqu'alors dans leur efficacité. « Sur mes conseils réitérés, il consentit un jour à faire l'essai de la Tisane am-

ricaine des Shakers. Aussitôt que j'eus reçu votre lettre d'avis, je m'empressai d'aller à la gare réclamer le colis contenant le remède. Ce fut le 7 février que mon mari en prit la première dose et peu de jours après ses douleurs l'avaient déjà quitté. Il lui restait, il est vrai, un peu de faiblesse qui disparaissait de jour en jour. Désormais il pouvait manger sans être incommodé par les aliments qu'il prenait. Je vous prie d'agréer mes remerciements. (Signé) Marie Pinquet, à Courmoulin, par Gendrin (Gers). Vu par le

légalisation de la signature de Mme Marie Pinquet, apposée ci-dessus, Courmoulin, le 8 juin 1895. L'adjoint : (Signé) Barthe. Les souffrances les plus regrettables sont assurément celles que l'on aurait pu prévenir ou tout au moins guérir. Que d'affreux spectacles que présentés en plein jour le corps d'un homme tombé au fond d'un précipice qu'il n'avait pu voir à cause des ténèbres de la nuit ! C'est pourquoi, dans le but de combattre l'obscurité en entraînant les phares allumés, ou, pour mieux dire, pour répandre la connais-

sance du remède en question, les journaux publient constamment des articles prouvant son efficacité. Les brochures auxquelles il est fait allusion ci-dessus sont répandues gratis par toute la France. Si vous n'en avez pas encore reçue, veuillez écrire à M. Oscar Funyau, pharmacien à Lille (Nord), qui vous en enverra un exemplaire gratis et franco. Prix du flacon, 4 fr. 50 ; 1/2 flacon 3 fr. — Dépot général, Funyau, pharmacien, LILLE (Nord).

OLIVIER TWIST
PAR CHARLES DICKENS

— Hum ! dit Sikes, comme s'il trouvait que le juif était bien plus intéressé que lui dans la question. Eh bien ! qu'avez-vous à me dire ?
— Tout s'est passé le mieux du monde, répondit Fagin, et voici votre part ; elle est plus forte qu'elle ne devrait être, moi aussi ; mais, comme je sais que vous me ravalez cela une autre fois, etc...
— Assez de verbiage, interrompit le voleur avec impatience. Voyons, donnez vite.
— Oui, oui, Guillaume, laissez-moi le temps, laissez-moi le temps, répondit le juif d'un ton caressant. Tenez, voici le magot sain et sauf.
En disant ces mots, il tira de sa poche un vieux mouchoir, défit un gros nœud à l'un des coins et laissa voir un petit paquet enveloppé de papier gris, que Sikes lui arracha des mains ; puis il l'ouvrit et se mit à compter les souverains qu'il renfermait.
— Est-ce tout ? demanda Sikes.
— Tout, répondit le juif.
— Vous n'avez pas ouvert le paquet en route et escamoté une ou deux pièces ? ajouta Sikes d'un air défiant. Ne prenez pas votre mine indigne ; cela vous est arrivé plus d'une fois. Remuez le grelot. Cela voulait dire en bon français : « Tirez la sonnette. »
Un autre juif parut, plus jeune que Fagin, mais d'un extérieur presque aussi ignoble et repoussant.
Sikes ne fit que montrer du doigt le pot vide, et le juif, comprenant parialement le geste, sortit pour aller le remplir, après avoir échangé un singulier regard avec Fagin, qui leva les yeux un instant, comme si s'y attendait, et répondit par un signe de tête presque imperceptible.
Sikes ne s'en aperçut pas, occupé qu'il était en ce moment à nouer le cordon de sa chaussure, que le chien avait arraché.
Il est probable que, s'il eût observé ce court échange de signes d'intelligence, il n'en eût auguré rien de bon.
« Y a-t-il quelq'un ici, Barney ? demanda Fagin sans lever les yeux, maintenant que Sikes le regardait.
— Bas une âme, répondit Barney, dont les paroles, qu'elles vinssent du cœur ou non, sortaient invariablement par le nez.
— Bersonne ? demanda Fagin d'un ton de surprise, qui signifiait peut-être que

Barney pouvait dire la vérité sans crainte.
— Bersonne que badeboisselle Dadsy, répondit Barney.
— Nancy ! s'écria Sikes ; où est-elle ? Que la peste m'étouffe si je n'honore cette fille pour ses dispositions naturelles ! Elle s'est fait servir une assiette de bouef bouilli sur le comptoir, ajouta Barney.
— Faites-la venir, dit Sikes, en versant un verre de liqueur ; faites-la venir. »
Barney regarda timidement Fagin, comme pour lui demander son autorisation. Voyant que le juif ne disait mot et ne cessait pas d'avoir les yeux fixés à terre, il sortit et rentra presque aussitôt en introduisant Nancy, vêtue en cuisinière, avec un bonnet, un tablier, un panier et une grosse clef à la main.
— Tu es sur la trace, n'est-ce pas, Nancy ? demanda Sikes en lui offrant un verre.
— Oui, Guillaume, répondit la jeune dame en vidant le contenu, j'y suis, et assez fatiguée comme ça ; le j'ai drôlé à été malade et a gardé le lit, etc...
— Ah ! Nancy, ma chère, dit Fagin en levant les yeux.
— Peut-être le juif, en contractant ses sourcils roux et en fermant à demi ses yeux profondément encaissés dans leur orbite, donna-t-il à entendre à miss Nancy qu'elle était trop en veine de confidences ; ce détail importait peu.
Le fait est qu'elle s'arrêta court dans ses explications, et qu'après avoir adressé à M. Sikes plusieurs gracieux sourires, elle changea de conversation.

Après dix minutes environ, M. Fagin fut pris d'une quinte de toux ; sur quoi Nancy mit son châle et déclara qu'elle était temps de s'en aller. M. Sikes observa qu'il avait à faire un bout de chemin dans la même direction qu'elle, et manifesta l'intention de l'accompagner. Ils se allèrent ensemble, suivis à peu de distance par le chien, qui sortit d'une cour voisine sitôt que son maître fut hors de vue.
Le juif passa la tête hors de la porte au moment où Sikes venait de quitter la salle ; il le suivit des yeux tandis qu'il franchissait l'obscur passage, le menaçant du poing et murmurant d'horribles imprécations ; puis, avec un affreux rire, il revint prendre place devant la table, où il se plongea dans l'intéressante lecture du *Journal des Tribunaux*.
Pendant ce temps, Olivier Twist, qui ne se doutait pas qu'il fût si près du fameux vieillard, se dirigeait vers l'étalage du libraire. Arrivé à Clerkenwell, il prit, sans y faire attention, une rue qui n'était pas comprise dans son itinéraire. Il avait à moitié franchie, quand il s'aperçut de sa méprise ; mais sachant que cette rue devait aussi aboutir au point vers lequel il se dirigeait, il jugea inutile de revenir sur ses pas, et continua à marcher, les livres sous le bras, de toute la vitesse de ses jambes.
Il songeait, tout en marchant, au bonheur de sa nouvelle situation, son plaisir qu'il aurait à voir, ne fût-ce qu'un instant, le pauvre petit Richard, qui peut-être en ce moment, battu et affamé, pleurait

amèrement, quand il fut tiré de sa rêverie par une jeune femme qui s'écria très haut :
« Oh ! mon cher frère ! Et à peine avait-il levé les yeux pour voir ce que cela signifiait, qu'il sentit l'étreinte de deux bras étroitement serrés autour de son cou.
« Laissez-moi, s'écria Olivier en se débattant ; laissez-moi tranquille. Qu'est-ce ? Pourquoi m'arrêtez-vous ?
« Pour toute réponse, la jeune femme qui le tenait embrassé, et qui avait à la main un petit panier et une grosse clef, se mit à pousser des cris et des gémissements.
« Oh ! mon Dieu ! disait-elle : je t'ai donc retrouvé ! Olivier ! Olivier ! oh ! vilain enfant, de m'avoir jeté dans de pareilles inquiétudes à ton sujet ! Viens chez nous, mon ami, viens. Dieu soit loué ! je t'ai enfin retrouvé !
Après ces exclamations incohérentes, la jeune fille recommença ses gémissements de plus belle, avec un accès nerveux si violent que plusieurs femmes qui étaient allées demander à un garçon boucher à la chevelure grasse et luisante, et qui regardait aussi la scène, s'il ne croyait pas urgent de courir chercher un médecin. A quoi le garçon boucher, qui semblait d'une nature assez lente, pour ne pas dire indolente, répondit qu'il n'y avait pas d'urgence.
— Oh ! non, non, ce n'est pas la peine, dit la jeune femme en serrant la main d'Olivier ; je vais déjà mieux. Allons tout droit à la maison, cruel enfant ! allons !

— Qu'est-ce qu'il y a donc, madame ? demanda une des femmes.
— Oh ! madame, répondit la jeune fille, il s'est sauté le typhus d'un mois de chez ses parents, qui sont de bons ouvriers, pour aller courir avec une bande de flous et de mauvais garnements, et sa mère en est presque morte de chagrin.
— Petit misérable ! dit la femme.
— Rentrez chez vous bien vite, petite brute, dit une autre.
— Ce n'est pas moi, répondit Olivier, très alarmé ; je ne la connais pas ; je n'ai ni sœur, ni père, ni mère, je suis orphelin, je demeure à Pentonville.
— Oh ! voyez donc, est-il effronté ! dit la jeune femme.
— Comment ! c'est vous, Nancy ! s'écria Olivier, en voyant la figure de la jeune femme qui s'était jusqu'alors tenue derrière lui ; il recula d'étonnement et d'effroi.
— Voyez-vous qu'il me reconnaît ! dit Nancy en s'adressant aux assistants. Il ne peut pas faire autrement. Quelqu'un aurait-il la bonté de m'aider à l'emmener chez nous ? sans quoi il fera mourir son père et sa pauvre mère, et me mettra au désespoir.
— Que diable est-ce ce diable d'un homme en s'élançant hors d'une taverne, avec un chien blanc derrière les talons. Comment ! le petit Olivier !
« Veux-tu bien aller retrouver la pauvre mère, vaurien que tu es ! allons ! vite à la maison ! (A suivre.)

Prêts d'Argent
Marchandises, C. DENIS, boulevard Louis XIV, 1, Lille.

CONSULTATIONS GRATUITES
Tous les jours de 2 heures à 3 heures. Les dimanches et jours de fête, de 9 heures à 11 heures du matin.

Pharmacie du Docteur BOLE
267, Rue du tilleul, 267
(au coin de la rue Pierre de Roubais)

EXPULSION GARANTIE DU VER SOLITAIRE

FIDIBUS (cônes à faire brûler) la boîte de 50 : 1 fr.
PYRETHRE (poudre à insuffler) la boîte : 0 fr. 75

Infatigables pour détruire MITE, PUCERONS, COUSINS, PUNAISES, BLATTES, etc.

Ph. du D^r OZIL (Lille) 60
Ph. de l'ESQUERMOISE 60

MALADIES SECRETES
Médicaments très efficaces pour les deux sexes, syphilis, dartres, impuissance, perte séminales, incontinence nocturne d'urine, infection de vessie, eczéma même plus rebelle, ulcères de jambes.

PHARM. RUE L'HOP.-ST-ROCH, 37 LILLE

Le Pharmacien parle la langue flamande.
22 années de succès.
Indication gratis par correspondance.

CHEZ SOI QUE FAIR UTILEMENT
un joli travail facile, propre et intéressant, convenant aux dames, demoiselles et messieurs, désirant occuper leurs loisirs, pouvant rapporter un gain réel, selon bonne production et sans connaissances spéciales. Ecrire à M. Bapaume, 110, boulevard de Cléby, Paris. Timbre pour rép.

REPEUPLEMENT DES CHASSES
Louis CONCEDIEU & Co
Propriétaire de la Grande Lapinerie de l'Eure
VIEIL-EVREUX (Eure)

800.000 Hectares de Forêts et Parcs
DANS 10 DEPARTEMENTS
Tous Gibiers sauvages. — Rien de la Sarthe

3 000 niches grilles pour recevoir le trop-plein des forêts
1 0 0 niches pour Libvres sauvages : 2 000 colibres pour les années précédentes, 2 000 volières pour 2 ou 4 000 couples de Perdrix grises et rouges.
Lapins de garenne, Cerfs, Chevreuils, etc., etc.
Seul Etablissement fournissant toute l'année Gibiers vivants de toute espèce, avec l'assurance d'être livrés à jour et en parfait état.

POLICLINIQUE DE LILLE
16, rue de Pas
CONSULTATIONS GRATUITES

6 CHANSONS SOCIALISTES
dont l'INTERNATIONALE en musique
PRIX :
Dix centimes, le cent Cinq francs
Dépôt à la Maison du Peuple, 21, rue de Béthune, 21, LILLE

MAGASIN DES TROIS-HUIT
132, Rue Montmartre, PARIS

CHOCOLAT, TAPIOCA, SAVON, PAPIER A CIGARETTES & MONTRES

DES TROIS-HUIT PARTI OUVRIER

CLEMENT DELCLUZE
28, Rue de Fives, LILLE
Représentant pour le département du Nord

BON GENIE
4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4, LILLE

VENTE A CRÉDIT
Confections pour Hommes Femmes et Enfants
VÊTEMENTS SUR MESURE

Chaussures, Lingerie, Soieries, Toiles, Chapellerie, Rouennerie, Modes, Bonneterie, Lingerie, Horlogerie, Bijouterie, Pôblerie, Articles de Ménage, Mobiliers en tous genres, Meubles de luxe.

MOBILIER

5 fr.	50	1 fr. par semaine	5 fr. par mois
10 »	100	2 »	10 »
15 »	150	3 »	15 »
20 »	200	4 »	20 »

Les FONCTIONNAIRES, agents de Postes et Télégraphes, des Contributions, des Douanes, des Chemins de fer, etc., sont dispensés du premier versement DES CONDITIONS SPÉCIALES LEUR SONT ACCORDÉES

Maisons de Vente :
à ROUBAIX, rue de Colèze, 18
à TOURCOING, rue de Gand, 24

LA FRANÇAISE
Maison Spéciale
94, Rue d'Artois LILLE

ARTICLES
DE Roubaix-Tourcoing
et Reims

TISSUS EN SOLDE

DRAPERIES
D'ELBEUF & DE SEDAN

94, Rue d'Artois LILLE

Mercerie
Lainages
et Bonneterie
Maison Spéciale
FOULARDS & CRAVATES-CORSETS

RODINS DE PARIS
Grand Roman documentaire illustré
par Germain BOULAIS

Tous nos lecteurs voudront lire LES

Aperçu des principaux chapitres : Le viol de Manette, le choux par l'abbé Bouteux. — A l'école de Passy. — Déchéance de Manette Hochoux. — Chez M^{lle} Poullet, avocat cléricale. — M^{lle} Poullet et ses deux fils. — Un jeune de robe courte qui administre. — La fois les biens et les maux. — Ce que l'on gagne d'une ville socialiste, tout en présidant aux destinées d'une grande Compagnie minière. — A l'union des Communautés religieuses. — Vente des produits religieux : vin de poitrinaires, etc. — Dans le boudoir de Brigitte : les bijoux que lui donna l'abbé. — Escamotage d'un cadavre par la Supérieure des Alphonzines de St-Armand-les-Eaux ; le Testament. — A l'orphelinat des jeunes apprenties de Boulogne-sur-Seine La Gaulle illustrée. — Vols commerciaux. — Logement des trois vicaires. — L'agence matrimoniale St-Joseph. — Quêtes. Tombolas. — Vente de charité. — Fêtes diverses. — La Bande noire. — Bon pour nuit d'amour. — Ce que l'on imprime dans un orphelinat. — La garçonne de l'abbé. — Le mariage de l'Archevêché. — La plus belle affaire de publicité du XIX^e siècle. — Lourdes. — Ce que n'a pas dit Zola. — Mariage d'une miraculée avec un orphelin. — L'abbé Prédere fournit la dot. — Et l'enfant. — A ville d'Avray. — Le 270^e de don Bonaventura, etc., etc.

Depuis les Rodins de Paris à nos vendeurs.
Dépositaire pour le Nord et le Pas de Calais : Syndicat des marchands de journaux, 21, rue de Béthune, Lille.

FRITURE A VENDRE
pour cause de santé. S'adresser rue Blanchemaille, Impasse Desfauz, 4, Roubaix. La friture est posée rue de la Vigne.

SE MÉFIER DES IMITATIONS

BOUILLON CIBILS

LE GAZ A LA PORTEE DE TOUS

La Cie du Gaz de Roubaix met à la disposition du public comme cela se fait à Lille, des compteurs à paiement préalable pour la vente du Gaz au détail ; ces compteurs permettent d'obtenir, à tout instant, du Gaz au moyen d'une pièce de dix centimes (voir les circulaires). Dans ce prix, pour le gaz, on obtient 200 litres de gaz, est compris la location du branchement du compteur, de la tuyauterie et des appareils ; moyennant ce prix, le placement des compteurs et de la distribution du Gaz se fera donc sans frais.

compagnie... tandis qu'un garçon...
— Oui, je sais, mais qu'importe... Si grand-père vivait, il voudrait un petit-fils... Tu te souviens combien il tenait au nom... La souche ne doit pas s'éteindre... Dis-moi franchement la pensée, voyons... La petite fille, ce sera pour plus tard...
— Allons, oui, pour plus tard ! fit-il, riant tout à fait.
Il l'embrassa encore dans ses cheveux blonds et marcha vers une fenêtre.
— Pauvre enfant ! pensait-il, tu parles de plus tard !
Maintenant qu'il était tranquille par rapport à cette puissante question qui l'avait fort tourmenté, il se laissait prendre tout entier par sa pitié et par cette affection que savait éveiller en lui, si égoïste, si blasé, la petite-cousine dont il ignorait l'existence jusqu'à ce jour où il voyait au château, dans la grande chambre de l'aéol, en train de faire la lecture.
En quelques minutes, appuyé à cette fenêtre, et feignant de regarder dans la rue, tout cet épisode de sa vie lui repassa par l'esprit.
D'abord il ne se souvient que de son animosité contre la « béquille », qui lui ravissait un héritage sur lequel il ne comptait pas trop, c'est vrai, mais qui sans elle pourtant pouvait lui rester.
Puis, la proposition, à brûle-pourpoint, sans ambages, du vieux compte.
Une réciprocité qui surmontait tout, qui étouffait la voix de la raison, s'em-

Il devait suffire d'une soirée, d'un tête-à-tête sur un banc solitaire dans la grande brise saline, devant des vagues de feu, pour faire oublier à Henri de la Roche la ligne de conduite qu'il comptait suivre indéfiniment.
L'être frère, blotti entre ses bras, était une femme, une femme vibrante et passionnée.
Le baiser fraternel devait, ce soir-là, se changer en baiser d'amour.
De ce baiser d'amour, Huguette de la Roche allait peut-être mourir.
Henri se retourna.
Ses beaux yeux couleur de pervenche s'attachaient à lui avec une expression de si ardente, de si absolue tendresse, qu'il en fut plus troublé.
Il revint à la chaise-longue, se pencha encore sur sa femme, et pendant que ses lèvres fouillaient ses cheveux soyeux, légèrement parfumés du parfum qu'il aimait, à part lui il murmura encore :
— Pauvre enfant !

Dès le lendemain de leur arrivée à Paris, Paulin Pascoot et sa femme emménagèrent avec leurs chèvres rue Desaix.
Il n'y avait pas quatre jours plus tard, Paulin, très légèrement, dégoûté, sous son air tranquille, se trouvait au courant du métier qu'il était venu y faire.
Le docteur Louis lui avait été d'un grand secours du reste.
Après lui avoir bien indiqué de quelle façon il devrait s'y prendre, lui avait fait résumer sur une petite note, attachée à

la devanure d'un bazar, deux ou trois aînés connus, destinés à avertir les clients de son passage, il lui traçait son parcours, lui faisant faire à peu près tout Passy, en prenant par l'Arc-de-Triomphe.
Mme de la Roche avait pris goût au lait de chèvre, depuis que c'était le lait de Noiraude ; la favorite de Paulin, qu'on lui apportait.
Le père passait deux fois chaque jour, le matin, à la première heure, et l'après-midi, entre quatre et cinq, à l'hôtel de l'avenue Montaigne.
Il ne voyait pas la petite comtesse, mais il avait des nouvelles par la femme de chambre, et il poursuivait son chemin satisfait.
Les nouvelles étaient bonnes.
Bientôt, du reste, il devait en recevoir plus directement encore.
Il arriva qu'on eut besoin à l'hôtel d'une bonne pour les gros ouvrages.
La comtesse pensa à Simone.
Cette gaillarde vigoureuse ferait bien l'affaire.
Ce fut avec une joie reconnaissante que celle-ci accepta l'offre.
Chaque soir, à six heures, elle serait libre, et pourrait rentrer chez elle, afin de préparer le dîner de son homme.
Tout s'annonçait donc bien pour les nouveaux débarqués.
Aussitôt étaient-ils l'un et l'autre gais et contents.
Mme de la Roche se sentait heureuse aussi de les aider.
Depuis leur arrivée, du reste, elle avait reconstruit tout entière cette petite maison

chez elle et qui semblait s'éteindre peu à peu.
Ni à Paulin, ni à Simone, sans doute, n'en revenait le mérite.
Huguette maintenant se sentait tranquille.
L'acte était signé, par-devant notaire, par lequel les deux époux se donnaient tout au dernier vivant.
Et comme si sa confiance en l'avenir dépendait de cette sécurité, elle n'éprouvait plus aucune de ces craintes vagues qui, à mesure que le temps s'écoulait, l'envahissaient.
Elle attendait le moment de la délivrance avec l'impatience de toutes les femmes qui vont être mères.
Elle avait hâte d'entendre le premier cri de la petite créature que bientôt elle mettrait au monde.
Elle pensait à son enfant avec joie, avec ivresse.
Quant à son mari, il se sentait aussi heureux qu'elle, et il était possible.
Comme elle, il avait presque confié son déshonneur de la crainte qui le tourmentait depuis des mois, il faisait des vœux aussi ardents qu'apparaissent pour que le moment si redouté se passât sans trop d'encombre.
Il voulait un héritier, il voulait surtout conserver son Huguette.
Il avait besoin, maintenant, de cette amitié tendre, de ce dévouement passionné qui le faisait vivre dans une atmosphère ambiante de quiétude, de douceur, comme avait été le mari de sa première épouse.

La Révoltée
PAR GEORGES MALDAGUE
DEUXIÈME PARTI

Pour toute réponse, l'embrasse coup sur coup dans les cheveux.
Puis, au bout d'un instant de silence, il dit, le serrant toujours contre lui :
— Si tu y tiens absolument, je ferai ce que tu voudras, mais je te jure que c'est mon inutile, tout se passera on ne peut mieux...
— Oh ! je l'espère bien ! fit-elle, qu'importe, vois-tu, je serai plus tranquille. Et se dégageant, pour le regarder encore dans les yeux :
— Ce sera un garçon, car tu veux un garçon, c'est bien entendu.
Il sourit.
— Je t'ai dit que cela m'était absolument égal... C'est bien plus gentil, les petits garçons... et ce te serait plus tard une

parait d'Henri à cette idée d'épouser une infirme.
Et peu à peu l'infirme trouvait grâce devant lui.
Le charme de son caractère, sa bonté, forçaient la sympathie de son cousin.
Et sa tête était si jolie, si riieuse, qu'en la regardant on oubliait le reste.
La réflexion, d'ailleurs, devait venir au petit-neveu du comte.
Ruiné complètement, ne possédant comme unique ressource que les appointements dérisoires de son emploi au ministère de la marine dans le service de Paul Yveling, nommé, lui, l'année précédente, sous-chef de bureau, il n'y avait pas d'autre moyen, pour sortir de cette situation plus que précaire, que de faire un riche mariage.
Or, l'occasion, pour lui, ne se présenterait peut-être pas de sitôt ; peut-être jamais.
Elle surgissait, cette occasion.
Vraiment non, il ne serait pas assez bête pour la laisser passer.
Huguette et lui vivraient en frère et sœur, voilà tout.
Il avait juré de lui servir de protecteur, de la rendre heureuse.
Ce ne serait pas manquer à son serment que de s'être pas pour elle un mari.
A quoi tiennent les résolutions les mieux arrêtées ?
Celui qui échafaudé son existence bâtit sur le sable.
Ce qu'il a fait aujourd'hui sera renversé demain.
Nul n'est maître de ses destinées

Il devait suffire d'une soirée, d'un tête-à-tête sur un banc solitaire dans la grande brise saline, devant des vagues de feu, pour faire oublier à Henri de la Roche la ligne de conduite qu'il comptait suivre indéfiniment.
L'être frère, blotti entre ses bras, était une femme, une femme vibrante et passionnée.
Le baiser fraternel devait, ce soir-là, se changer en baiser d'amour.
De ce baiser d'amour, Huguette de la Roche allait peut-être mourir.
Henri se retourna.
Ses beaux yeux couleur de pervenche s'attachaient à lui avec une expression de si ardente, de si absolue tendresse, qu'il en fut plus troublé.
Il revint à la chaise-longue, se pencha encore sur sa femme, et pendant que ses lèvres fouillaient ses cheveux soyeux, légèrement parfumés du parfum qu'il aimait, à part lui il murmura encore :
— Pauvre enfant !

Dès le lendemain de leur arrivée à Paris, Paulin Pascoot et sa femme emménagèrent avec leurs chèvres rue Desaix.
Il n'y avait pas quatre jours plus tard, Paulin, très légèrement, dégoûté, sous son air tranquille, se trouvait au courant du métier qu'il était venu y faire.
Le docteur Louis lui avait été d'un grand secours du reste.
Après lui avoir bien indiqué de quelle façon il devrait s'y prendre, lui avait fait résumer sur une petite note, attachée à

la devanure d'un bazar, deux ou trois aînés connus, destinés à avertir les clients de son passage, il lui traçait son parcours, lui faisant faire à peu près tout Passy, en prenant par l'Arc-de-Triomphe.
Mme de la Roche avait pris goût au lait de chèvre, depuis que c'était le lait de Noiraude ; la favorite de Paulin, qu'on lui apportait.
Le père passait deux fois chaque jour, le matin, à la première heure, et l'après-midi, entre quatre et cinq, à l'hôtel de l'avenue Montaigne.
Il ne voyait pas la petite comtesse, mais il avait des nouvelles par la femme de chambre, et il poursuivait son chemin satisfait.
Les nouvelles étaient bonnes.
Bientôt, du reste, il devait en recevoir plus directement encore.
Il arriva qu'on eut besoin à l'hôtel d'une bonne pour les gros ouvrages.
La comtesse pensa à Simone.
Cette gaillarde vigoureuse ferait bien l'affaire.
Ce fut avec une joie reconnaissante que celle-ci accepta l'offre.
Chaque soir, à six heures, elle serait libre, et pourrait rentrer chez elle, afin de préparer le dîner de son homme.
Tout s'annonçait donc bien pour les nouveaux débarqués.
Aussitôt étaient-ils l'un et l'autre gais et contents.
Mme de la Roche se sentait heureuse aussi de les aider.
Depuis leur arrivée, du reste, elle avait reconstruit tout entière cette petite maison

chez elle et qui semblait s'éteindre peu à peu.
Ni à Paulin, ni à Simone, sans doute, n'en revenait le mérite.
Huguette maintenant se sentait tranquille.
L'acte était signé, par-devant notaire, par lequel les deux époux se donnaient tout au dernier vivant.
Et comme si sa confiance en l'avenir dépendait de cette sécurité, elle n'éprouvait plus aucune de ces craintes vagues qui, à mesure que le temps s'écoulait, l'envahissaient.
Elle attendait le moment de la délivrance avec l'impatience de toutes les femmes qui vont être mères.
Elle avait hâte d'entendre le premier cri de la petite créature que bientôt elle mettrait au monde.
Elle pensait à son enfant avec joie, avec ivresse.
Quant à son mari, il se sentait aussi heureux qu'elle, et il était possible.
Comme elle, il avait presque confié son déshonneur de la crainte qui le tourmentait depuis des mois, il faisait des vœux aussi ardents qu'apparaissent pour que le moment si redouté se passât sans trop d'encombre.
Il voulait un héritier, il voulait surtout conserver son Huguette.
Il avait besoin, maintenant, de cette amitié tendre, de ce dévouement passionné qui le faisait vivre dans une atmosphère ambiante de quiétude, de douceur, comme avait été le mari de sa première épouse.